

## I

*Cela fait maintenant dix-huit ans que je suis enfermé. Dix-huit longues années, dont seize en isolement. Il paraît que je suis fou. Comment pourrais-je l'être alors que j'ai un quotient intellectuel largement supérieur à la normale ? Le docteur Danton m'a un jour expliqué que cela n'avait aucun rapport, que l'un n'empêchait absolument pas l'autre. Nous avons de longues conversations, parfois dans son cabinet, ou, lorsque le temps le permet, dans le parc de la propriété. Ce sont les moments que je préfère, lui, moi et les deux gardiens qui nous suivent à quelques mètres, l'air faussement nonchalant. Je les sais attentifs au moindre de mes gestes, ils gardent en permanence une main sur le teaser accroché à leur ceinture. Je n'ai pourtant jamais provoqué d'esclandre, mais je comprends, car j'ai depuis longtemps accepté le fait que j'étais dangereux. Pas mauvais, non, simplement dangereux. Nos conversations portent presque invariablement sur mon passé, Danton aimerait que j'admette la gravité de mes actes, leur monstruosité. Cela m'est impossible, qu'est-ce que le bien, qu'est-ce que le mal ? J'ai toujours eu beaucoup de difficultés à accepter que des notions aussi archaïques régissent une société soi-disant évoluée. Parfois, je lui lis ce que j'ai écrit dans mon carnet, il prend des notes, hochant parfois la tête, un vague sourire aux lèvres, c'est un homme qui sourit tout le temps.*

\*\*\*

Je n'achetais plus ma viande depuis des années, je préférais la chasser. Outre l'excitation et le plaisir que cela me procurait, j'avais de cette façon l'assurance de manger un produit frais, car je suis gourmet autant que gourmand. Quelle était ma joie lorsque je découvrais que la viande était conforme à mes attentes, j'anticipais le repas à venir et imaginais de nouvelles recettes, car j'aimais l'expérimentation. Mais point de nouvelle cuisine dans mon assiette ; je laissais cela aux « Grands Chefs », ces hommes hautains et précieux, capable de vous concocter de petits plats aussi beaux que savoureux, mais peinent à remplir un estomac normalement constitué. Les rares personnes qui ont eu la chance de partager ma table sont reparties heureuses et repues.

J'ai toujours aimé la chasse, je parle de la vraie chasse, de celle qui s'apparente à un sport, plutôt qu'à ce monstrueux jeu de massacre consistant à abattre tout ce qui se trouve dans la ligne de mire du fusil, une arme que je considérais aussi détestable que vile, car elle laissait peu de chance à la proie, et lui enlevait toute dignité. Je tirais mon gibier à l'arc, et quelques fois, pour les plus gros, à l'arbalète. Je me souviens d'une traque, un cerf magnifique

que j'avais suivi quatre jours durant, alors que j'aurais pu l'abattre dix fois au moins. Je venais de décider de rentrer, lorsque je le surpris en train de boire, je restais plusieurs heures à l'observer, je m'approchais lentement, il ne pouvait me voir, mais il était impossible qu'il n'ait pas senti ma présence. Je me dévoilais brusquement, il tourna la tête et nous nous regardâmes, pas un instant je ne levais mon arme ; une connexion semblait s'être établie entre lui et moi, presque une complicité, non, du respect. Je le saluais du chef et souris, avant de prendre congé ; la chasse avait été agréable, il était temps pour nous de reprendre nos vies respectives.

J'avais peu mangé pendant ces quelques jours : une vieille poule d'eau à la chair un peu trop coriace, et deux lapins de garennes ; j'étais ivre de fatigue, mais j'étais bien. Je ne rentrais pourtant pas les mains vides, puisqu'à cent mètres à peine de la voiture, j'abattis un sanglier aux impressionnants grès.

Sitôt rentré, je découpais l'animal et mis la viande à maturer en chambre froide, d'aucun disent qu'un gibier se doit d'être faisandé, je ne suis pas de cet avis. Je songeais déjà à un monstrueux festin et listais dans ma tête une douzaine de convives à inviter. Deux semaines plus tard, nous nous retrouvâmes pour faire bombance, comme toujours, j'eus à cœur de sublimer la viande, de rendre hommage à ma proie, une manière de la remercier du festin qu'elle nous offrait. Le repas se poursuivit tard dans la nuit, c'est vers trois heures, alors que je descendais à la cave chercher une seconde bouteille de liqueur, que se produisit l'accident. Je n'étais pas particulièrement ivre, mais j'eus un moment d'inattention, alors que quelqu'un me criait quelque chose que je ne compris point. Tous les accidents sont stupides, celui-ci ne dérogeait pas à la règle, je tournais la tête, ratais une marche et me retrouvais deux mètres plus bas. Ma jambe gauche fut cassée en trois endroits, je ne devais jamais m'en remettre, et conservais de ces fractures un boitillement permanent et douloureux, m'obligeant à marcher avec une canne.

\*\*\*

La porte de ma chambre s'ouvrit, me ramenant à la réalité, c'était Marco.

— Salut Eugène, frites ou pommes de terre à midi ?

— Frites, bien sûr.

— Le docteur m'a demandé de te prévenir que vous feriez une petite ballade cet après-midi, il fait beau aujourd'hui !

Je levai mon pouce en signe d'acquiescement et écrasai ma cigarette —une marque de confiance de Danton. Sympa le Marco, chaque jour il prenait le journal qu'il lisait entre deux rondes et quand il l'avait terminé, il me le refilait. Sympa, mais prudent, bien qu'il soit resté dans l'embrasement de la porte, il avait gardé la main posée sur sa matraque.

## II

*Savez-vous que je suis capable de me souvenir de chaque jour, de chaque action entreprise à l'époque où j'étais encore un homme libre ? Au point de pouvoir revivre la moindre sensation, qu'elle soit tactile, visuelle, gustative ou olfactive. Danton m'avait expliqué que je faisais partie des très rares personnes à posséder une mémoire eidétique. Il m'est arrivé de saliver à l'évocation d'un repas, de jouir sans même me toucher en songeant à ces filles que j'avais aimées. C'est une faculté extraordinaire, à la fois merveilleuse et douloureuse, la plupart des gens dits « normaux » ont tendance à occulter les mauvais souvenirs pour ne conserver que les plus agréables. Mon cerveau ne fonctionne malheureusement pas comme ça, si tout est compartimenté, mes joies et mes instants de bonheur sont intimement liés à des moments plus obscurs. Dans ces recoins cachés où je m'aventure quelquefois, se trouvent l'enfant que j'étais, un enfant craintif et malheureux.*

*Le jour où j'ai regardé mon père en train de crever d'une crise cardiaque est sans doute celui où j'ai, pour la première fois, ressenti de la joie. Sa bouche s'ouvrait et se refermait comme celle d'un poisson hors de l'eau, l'une de ses mains était crispée sur son cœur tandis que l'autre se tendait désespérément vers l'armoire de cuisine où se trouvait l'un des tubes de comprimés de trinitrine. A l'instant ultime, j'ai vu se créer sur son visage un masque de douleur infinie, ses yeux se sont fixés sur moi, j'y lisais la peur et l'incompréhension. Son dos se cabra, ses mains griffèrent l'air comme pour vainement s'accrocher à la vie, il sembla vouloir dire quelque chose, mais n'en eut pas la force ; il me jeta un regard haineux, puis ses bras retombèrent, flasques. C'était fini*

*Je terminai la pomme que j'étais en train de manger, et calmement, jetai le trognon dans la poubelle. Je pris le temps de boire un verre de lait avant d'appeler l'ambulance et me confectionnai soigneusement une mine de circonstance.*

*J'avais onze ans et fus recueilli par ma tante. C'était une femme bien, je me suis toujours demandé comment deux personnes issues d'une même mère pouvaient être à ce point différentes. Sans doute avait-elle ses travers, ainsi la messe du dimanche était-elle une obligation, et elle ne quittait jamais ma chambre avant d'avoir constaté que j'avais fait ma prière du soir. J'appris très vite à faire semblant. Je pense qu'elle ne fut pas dupe très longtemps, mais l'affection qu'elle me portait faussait la donne. Elle me permit de faire des études et à son décès, j'héritai de la maison et de quelques centaines de milliers d'euros dont une partie servit à aménager ce que je devais appeler plus tard « ma tanière ».*

\*\*\*

J'avais depuis longtemps abandonné l'idée fantasque d'un jour tomber amoureux. Qu'une femme éprouve pour moi autre chose que de l'aversion me semblait plus improbable encore. Mon existence n'était qu'un vaste désert sentimental et sexuel, mes relations avec la gent féminine se limitaient généralement à quelques visites mensuelles chez les putains du

coin. Je n'aimais pas ça et sitôt rentré, je m'empressais de me masturber. L'objet de mes phantasmes avait rarement un visage défini, un peu comme un patchwork ; un regard, un vague sourire, l'ombre d'une femme peut-être croisée un jour, dans mes rêveries, j'arrivais presque à me persuader que cette femme m'aimait. Je fréquentai de moins en moins les prostituées, leur froideur m'était insupportable. Parfois, j'embarquai dans ma voiture un quelconque minet ou un travesti que je violai longuement avant de le tuer et de l'abandonner sur place. Et puis, je rencontrais Marine.

Je ne lui voulais pas de mal, je ne souhaitai rien d'autre qu'un moment d'intimité, un peu de chaleur et d'amour. Je l'avais rencontré à la sortie de l'Hyper. Elle venait de ressortir quatre sacs à provision bien remplis de son coffre et pestait contre sa voiture qui refusait de démarrer. Je m'approchai d'elle pour lui offrir mes services. Elle me regarda suspicieusement, je crois que c'est mon sourire qui la mit en confiance, je me présentais et lui proposais de la reconduire. Elle sembla réfléchir, me toisa de nouveau et eut une moue d'approbation. Je chargeai ses sacs dans ma camionnette.

Elle s'appelait Marine. D'emblée, je sus qu'elle me plaisait et que je la voulais. C'était une jolie brunette qui devait avoir entre vingt-cinq et trente ans ; à côté de moi, elle ressemblait à une lilliputienne. Elle n'habitait pas très loin ; le mois de décembre était bien entamé et il faisait déjà nuit noire alors qu'il n'était pas encore dix-huit heures. Je déchargeai les sacs devant sa porte, il gelait sec, aussi me proposa-t-elle de venir boire un café.

La maison était à son image, simple, propre et sympathique. Le fauteuil dans lequel elle m'offrit de m'asseoir était un peu passé, mais confortable, Marine ne vivait pas dans le luxe. Je l'écoutai parler pendant que le café coulait. Je l'écoutai sans vraiment prêter attention à ces propos, je buvais simplement ses paroles, sa voix douce, presque enfantine, me berçait. Je crois que c'est au moment où elle se pencha pour me tendre la tasse de café que tout se déclencha. Elle sentait l'eau de Cologne à la rose, je me souviens avoir pensé que c'était là un bien étrange parfum pour une si jeune femme. Et ses lèvres étaient rouges, tellement rouges... Je ne pus m'empêcher de lui voler un baiser. Elle lâcha la tasse et le liquide brûlant se répandit sur mes jambes. Elle était plus surprise que furieuse, mais je lus dans ses yeux un mélange de peur et d'horreur.

Sa bouche se tordit en un rictus que je ne puis définir, elle s'apprêtait à dire quelque chose, à crier peut-être. Je posai ma main sur sa bouche, je la trouvai soudain laide et haïssable. Étrangement, cela n'eut d'autre effet que d'accroître mon désir. Je la poussai, elle bascula et son crâne heurta le coin de la table, ma jambe me lâcha et je m'écroulais sur elle. Une vilaine flaque de sang commençait à se former sur le carrelage. Sa jupe s'était relevée juste au-dessus des genoux. J'approchai mon visage du sien et effleurai sa bouche du bout des lèvres. Enhardi par son inconscience, j'y glissai ma langue, d'abord timidement, puis prenant son visage entre mes mains, je l'embrassai. Mon sexe était dur au point d'en être douloureux. Je glissai un doigt dans sa culotte et trouvai directement le clitoris que je commençai à caresser.

Je m'attendais presque à la voir se réveiller en gémissant. Mon désir devenait pressant, je la voulais là, maintenant, et quoi qu'il m'en coûte. J'enlevais sa culotte, sa chatte était rasée. Je me déshabillai rapidement ; même pour une simple fellation, je n'ai jamais pu me

résoudre à garder ne serait-ce qu'une paire de chaussettes. J'écartai ses cuisses, me couchai sur elle et la pénétrai doucement. Elle ne réagissait toujours pas. Ma main gauche souleva ses fesses et je m'enfonçai un peu plus en elle, elle était chaude et légèrement humide. Je l'embrassai de nouveau, c'est à cet instant précis que je m'aperçus qu'elle ne respirait plus ; mais loin de réfréner mes ardeurs, cela m'excita plus encore, j'éjaculai et me retirai aussitôt, le souffle court. J'essuyai mon sexe dans mon mouchoir et toujours nu, me resservis une tasse de café, puis allumai une cigarette. Elle avait arrêté de saigner, son agonie n'avait pas été très longue. Était-elle encore en vie lorsque je l'avais prise ? Ce n'était pas très important. Je me revis en train de lui faire l'amour et je recommençai à bander.

Alors, je remis le couvert.

Il était minuit passé, mes avant-bras étaient maculés de sang et mon sexe pendouillait, minuscule et fripé. Une odeur écœurante et vaguement métallique flottait dans la kitchenette : un insolite mélange de sperme, de fumée de cigarette et de sang auquel venait s'ajouter la note florale de son eau de Cologne. J'avais envisagé de me laver et de m'enfuir comme un voleur. Mais je ne pouvais me résoudre à l'abandonner. Je pris tranquillement une douche, puis fis le tour du propriétaire. Je l'emballai ensuite dans une couverture et la ramenai chez moi.

Je crois que rien ne serait arrivé si je n'avais rencontré Marine, elle fut le déclencheur de ma nouvelle obsession. Je la déposais sur le sol du garage, le cadavre lâcha un pet long et puant, tandis qu'une de ses paupières se soulevait. Ce n'était plus vraiment elle, ce qui était elle avait disparu au moment où la vie l'avait quittée. La rigidité cadavérique avait commencé son œuvre et je dus lui casser la jambe gauche pour qu'elle soit bien droite. Il me répugnait profondément de la dépecer et de semer ses morceaux aux quatre coins du pays, elle valait mieux que cela.

Je ne la connaissais que depuis quelques heures, mais je l'avais désirée et aimée comme jamais je n'avais aimé une femme. Quelle plus belle reconnaissance que de la garder à jamais en moi ? Je transportai son corps dans l'atelier et entrepris de le découper, le jour se levait lorsque je terminai de la détailler. Je nettoyai et rangeai mes outils et m'assis à même le sol rouge de sang et jonché d'entrailles. Je jouai un instant avec un morceau d'intestin grêle et sentant la fatigue m'envahir, m'endormis en le tétant.

Marine était délicieuse, je dévorai à belle dent l'un de ses avant-bras vers dix-huit heures. Chaque bouchée m'emplissait d'extase, je sentais monter en moi une merveilleuse chaleur et lorsqu'à la fin du repas je rotais de satisfaction, j'éjaculai longuement. Je venais de connaître mon premier orgasme gustatif.

### III

Il n'était désormais plus question de me satisfaire de ma viande habituelle, trop ordinaire, trop... ma maison se situait à mi-chemin de la ville et de la campagne, je chassai d'un côté et prenais mes fournitures courantes de l'autre. Mais il me vint rapidement à l'esprit que je passais à côté de quelque chose d'important. Mon père avait coutume de dire que pour

qu'une viande soit bonne, l'animal devait souffrir. Je n'y avais jamais vraiment cru, mais que risquais-je à essayer ? J'aménageais la chambre froide et commençais à chasser de nuit, le gibier était certes plus rare, mais l'excitation n'en n'était que plus intense. Au début, je me contentai de suspendre ma proie et de l'égorger. Mais était-ce suffisant ? Les spasmes n'étaient-ils pas dus à la panique qu'elle ressentait en sentant la vie s'en aller plutôt qu'à la douleur ? J'abandonnai vite cette méthode pour celle du crochet, je fis quelques erreurs imputables à mon inexpérience, pendre par le cou était à peine plus long que l'égorgement ; j'optai donc pour la poitrine.

Que de cris horribles et de trémoussements ! Elles souffraient assurément le martyr. Je m'asseyais tranquillement pour observer leur agonie, et ce faisant, je m'aperçus un jour que j'y prenais plaisir. J'aimai ces yeux qui roulaient, cette bouche qui hurlait, ce déhanchement bizarre ressemblant à s'y méprendre aux danses modernes. La scène pouvait durer dix minutes, douze, parfois même quinze ! Je regardai, j'appréciai, j'étais bien. Ainsi traitée, la viande était effectivement excellente. Mais le temps passant, je trouvais de moins en moins de satisfaction à ce spectacle. Alors que je quittai mon abattoir, je traînais à manger, pire, moi qui d'habitude était une si bonne fourchette, je picorais et commençais à maigrir.

L'ajout d'une musique d'ambiance dans l'abattoir fut un indéniable plus, Sepultura et Black Sabbath se prêtaient particulièrement bien à la situation. La proie n'en avait cure et cela n'apportait rien à la qualité de la chair, de plus sa danse macabre n'était jamais vraiment dans le rythme. Avec la pratique, j'appris à prolonger leur agonie jusqu'à trente minutes. Je recommençai à manger normalement, j'engouffrais les côtelettes au son de Wasp, Heaven and Hell accompagnait à merveille le rôti alors que Motorhead rehaussait le goût de mes plats mijotés. L'ennui naît de l'habitude. Moins de trois mois plus tard je me remis à dépérir et devins mélancolique. Le temps passait et je ne reconnaissais plus l'image que me renvoyait le miroir. J'essayai de me remotiver en changeant de style musical, je crois avoir tout essayé : de la valse de Vienne au foxtrot en passant par le slow langoureux, le jerk, le disco ou le rockabilly. Même les bons vieux Rolling Stones me laissaient de glace. La chambre froide se vidait alors que la majeure partie de mes repas terminait dans la poubelle. Cela ne pouvait plus durer, j'ai toujours eu horreur de jeter la nourriture !

C'est alors que je commis ma première et dernière erreur : je kidnappais une gamine en plein jour. J'avais agi sous le coup de l'impulsion, j'avais depuis trop longtemps faim de nouveauté, elle était seule sur une route de campagne, douze ou treize ans, pas plus, dodue à souhait, sans doute rentrait-elle de l'école. Je n'avais pas trop réfléchi, j'avais juste ralenti, ouvert la fenêtre sous couvert de lui demander un renseignement, et l'avais assommé d'un coup de poing, avant de l'enfermer dans le coffre. La route était déserte, j'en étais certain, mais de loin, un ornithologiste aux aguets, avait sans le vouloir vu mon manège au travers de son téléobjectif. Alors que je démarrais, j'ignorais que la police était déjà à ma recherche.

\*\*\*

*Comment devient-on un monstre ? L'est-on de naissance ? Les atrocités commises au cours de ma vie m'ont paru autant d'actes naturels. J'ai enlevé, torturé et tué ces femmes et je les ai mangées. Traite-t-on un loup de monstre lorsqu'il dévore un mouton ? C'est pourtant comme cela que j'ai été considéré lors de mon procès. «Irresponsabilité !» clamait mon défenseur, alors qu'à la barre, je réfutais chacune de ses argumentations, répondant avec honnêteté aux questions de l'accusation. Je me souviens mot pour mot, du récit que je fis à la barre sous le regard horrifié de mon avocat alors que je racontais en détail mes chasses. J'entends toujours les insultes et les cris de la foule, je revois ce juré vomir pendant que je détaillais l'une de mes recettes favorites... Et puis la décision de la juge, vieille, laide et sèche comme une trique, d'évacuer la salle et de terminer le procès à huis-clos. Juste avant l'énoncé de la peine, on me demanda si j'avais quelque chose à ajouter.*

*J'ai réfléchi, souri et simplement répondu : «Pour ce qu'elle vaut aux yeux de la société, j'avais une vie, et même quelques amis. Dire que je regrette quoi que ce soit équivaudrait à me renier et, ne vous en déplaise, je n'ai aucune honte à accepter ce que je suis. En dehors des personnes que je fréquentais régulièrement, je n'ai jamais considéré le reste du monde que comme des animaux tout juste bons à être mangé. ». Je fus convaincu d'enlèvement, de meurtre, de recel de cadavre, de nécrophilie et de cannibalisme. Je pris la perpétuité sans possibilité de remise de peine, mais mon avocat obtint assez facilement mon internement dans un établissement psychiatrique à sécurité maximum.*

\*\*\*

*Quelque part en moi subsistera toujours une infime parcelle de chacune de mes victimes (c'est encore un de ces mots dérangeants que le docteur me demandait d'employer). Qui, à part moi et mes semblables, serait capable de garder tout cela en mémoire et rester sain d'esprit ? Tuer est un acte fabuleux et divin. Je ne suis pas le seul de mon espèce et je n'ose imaginer ce qu'une confrérie aurait pu faire à l'échelle internationale. Cela aurait pu s'appeler « Les disciples d'Atrée », à ceci près que, contrairement au roi de Mycènes, nous aurions été pleinement conscients de la chance qui nous était offerte de déguster un met d'une telle délicatesse. Marine fut ma révélation, elle me permit de renaître alors que j'étais en pleine déliquescence, et, devrais-je passer le reste de mes jours en détention, jamais je ne regretterais la plus petite seconde passée avec elles : Marine, Esther, Josiane, Michelle... il y en eut trente-deux avant que l'on ne m'arrête, je les ai toute aimées physiquement, la mort les rendait belles, du moins les premières heures. Je les ai aussi toute appréciées, certaines plus que d'autres, saviez-vous cher docteur, que les habitudes alimentaires, la région et même l'ethnie influencent le goût de la viande ? Les gens ne sont pas très différents des animaux dont vous vous délectez. Dehors, j'entends Marco, le repas arrive. Si vous saviez comme la nourriture que vous me servez est limitée en saveurs, mais il faut bien manger !*

\*\*\*

*Il y a quatre mois que je n'ai écrit, bien des choses ont changé ici. Le directeur de l'établissement est décédé et a été remplacé, si j'ai fini par obtenir une chambre avec fenêtre (et triple vitrage plombé), il y a peu de chance que je conserve longtemps ce privilège. À nouvelle direction, nouvelles règles et nouveaux personnel, mes repas me sont désormais passés via un sas et je n'ai plus droit qu'à deux promenades par semaine. On m'a supprimé crayons et stylos pour les remplacer par un horrible et peu pratique feutre, de peur sans doute que je ne les utilise comme arme, ou n'ait l'idée saugrenue de me suicider.*

*Toutes les quinze minutes, je dois subir le bruit de l'œillette qui se soulève ; je sens peser sur moi un regard anonyme, indiscret et malveillant, jour après jour, nuit après nuit. La lumière brille sans interruption, crue et agressive entre six et vingt-deux heures, sombre et malsaine lorsque s'allument les ampoules de veille. Il y a un nouveau docteur. Je n'ai pas encore fait sa connaissance, mais j'ai hâte de le rencontrer. Les matons ne sont pas causants, personne ne m'a adressé la parole depuis bientôt six semaines. Non que cela me manque, mes conversations avec Marco, André ou Julien se limitaient généralement à un bonjour ou à quelques banalités sur le temps ou le menu de la journée.. Seul Danton me manque vraiment, il était le seul pour qui j'éprouvais une réelle sympathie, je crois que c'était réciproque.*

*Notre dernier entretien eut lieu le surlendemain de la mort de l'ancien directeur ; exceptionnellement, nous ne parlâmes pas de moi. Je le sentais triste, abattu, peut-être alors avait-il une vague prescience des événements à venir. Quelques heures plus tard, on me transférait ici, il paraît que je vais être rejugé. Il me semble parfois que la folie, la vraie, me guette, peut-être après tout est-ce le but recherché ? Mais je m'accroche à mes souvenirs, mes femmes, mes chasses, mes somptueux dîners. Il m'arrive de sourire en pensant à la tête que firent ceux qui partageaient ma table, en apprenant ce que je leur avais servi. Qui sait, peut-être l'un d'entre eux pourrait... non, je ne crois pas, ils étaient tous si désespérément conformiste ! Parfois, je regarde mon plateau repas, j'essaie de m'imaginer l'un de mes fameux rôtis, ou cette daube fabuleuse que j'avais préparé avec cette gamine, Jasmine, il me semble; je terminais de manger lorsque les flics ont investi la maison. Lorsque j'arrive à superposer l'image d'un de mes plats à l'horrible nourriture qui m'est servie, il n'est pas rare que j'ai parfois un début d'érection, mais j'ai beau me masturber jusqu'à ce que mon sexe me brûle à en hurler, rien ne vient.*

*Mon dernier festin occupe la plupart de mes pensées. Mon dernier repas, le plus terrible, celui qui m'a appris à comprendre ce que signifiaient vraiment des mots tels que regret et culpabilité, car je n'ai plus personne à qui parler. Danton... Danton...si tu savais comme je suis désolé. Je t'aimais vraiment beaucoup toubib, Dieu sais que je ne raffole pas de la viande crue, pourtant, je me suis resservi deux fois.*



0